

Brèves littéraires

Brèves

BERNARD ANTOUN, *Les anémones*, Éditions Humanitas, 1991,
p.100

Hélène Abdelnour

Volume 7, Number 1-2, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6246ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Abdelnour, H. (1992). Review of [BERNARD ANTOUN, *Les anémones*, Éditions Humanitas, 1991, p.100]. *Brèves littéraires*, 7(1-2), 111–113.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

pantois plusieurs si ce n'est une belle «gang». Au travers d'un peu plus d'une centaine de courts poèmes incisifs, distribués en neuf suites aux titres aussi clairs que «L'instant ne glorifie personne», «Ne plus rien choisir», «Naître pour être oublié» ou Les illusions ne cessent jamais», ce jeune poète confirme — et même affûte encore plus décisivement — la lucidité de sa génération, génération qui n'est pas prête à se faire passer un sapin en polystyrène.

Francis Farley-Chevrier enfourche les paradoxes de notre temps à coups de paradoxes : «chacun de nous se déteste comme l'autre». Il ne dira jamais «je» mais «nous», un nous démultiplié dans l'anonymat, un nous dénoué d'une solidarité impossible, un nous isolant chacune et chacun car «la poussière ressemble à chacun».

«L'impasse de l'éternité» est un livre urgent, sans compromis, qui s'inscrit si fortement dans l'impasse de notre époque qu'il n'est pas près de tomber en poussière dans votre bibliothèque, qu'elle soit personnelle ou publique.

José Acquelin

BERNARD ANTOUN

Les anémones

Éditions Humanitas, 1991, 100 p.

Avez-vous lu *les anémones*, ce long poème en prose de Bernard Antoun? L'histoire se déroule dans une sorte de paradis terrestre ou terre céleste. La nature fortement présente, agissante, ainsi que l'écriture fluide et transparente créent une atmosphère de

félicité et de magie. Les êtres qu'on y retrouve se fondent presque dans le décor. Ils seront sauvés, par les arbres mêmes qui sont «maîtres du pays, gardiens des périples de la vie» (p. 12).

Nous n'avons jamais lu un livre où les arbres jouissent d'une si grande importance. Dans *les anémones*, ils deviennent les personnages principaux de l'histoire, malgré leur mutisme et leur agir discret, «ils savent. Eux qui sondent l'écorce de la terre et s'élèvent, humbles et silencieux. Vers le bleu diaphane du ciel» (p. 18).

Bernard Antoun les décrit comme des êtres vivants, munis d'une extrême conscience. Ils sont les «sages mages du paysage». Ici, le mot mage acquiert un sens mystique pour signifier prêtre ou divin. Ce sont eux justement qui réveilleront les amants...

Mine de rien, l'auteur réussit parfaitement à transposer son histoire. Il la conduit naturellement vers une fin «métaphysique» où le spirituel gagne et triomphe du matériel, des mesquineries.

Pour revenir à l'écriture, elle se fait en même temps souple et plastique comme dans ce tableau de l'auteur :

«Un petit temple au fond de la clairière
dort, comme beauté dans les paumes de
l'oubli».

«Soudain, des étincelles invisibles remplissent
l'air (...) C'est Adonis, un jeune cavalier,
beau comme la vie et jeune comme l'oubli» (p. 33)

«Ils ne sont plus qu'un. Silence, joie, soleil,
tout les unit. La beauté tourne autour d'eux
comme ciel étourdi» (p. 39).

Et le plaisir continue tout au long de ces 98 pages qui célèbrent l'amour, pages ponctuées d'une façon inusitée.

Selon le poète, la ponctuation est innovatrice dans ce recueil. Elle recrée «la langue, dynamise la syntaxe. Grâce au nouvel usage qu'il lui donne, elle met en relief les mots qu'il veut souligner. Elle permet une nouvelle lecture, donne un nouveau rythme au flot de la musique, transpose le sens premier des mots».

Laissez-vous bercer par le flot, les images et chaque mot de cette «anémonité».

Hélène Abdelnour

Claudine Bertrand

«La Dernière Femme»

Éditions du Noroît, 1991, 144 p.

À lire l'émouvant recueil de la belle et envoûtante Claudine Bertrand, «à la chevelure de feu», on sent à travers ses merveilleux poèmes une sorte d'angoisse, de révolte, de haine, de remords, de quête folle, opiniâtre de dire l'histoire d'un passé sans nom, de nommer un passé sans histoire.

On entend des pas à venir, des gestes enfouis, des aubes chatoyantes de désirs, et aussi, «dans la nuit bleue», des pleurs d'enfant. Ce retour vers l'enfance enrubannée autour d'une jeunesse qui maintenant rêve aujourd'hui sur un autrefois exécration et indicible.